

« CE N'ETAIT PAS TOUT DU MIEL »

Récit du marchand ambulant

Bernard MAFFRE
Avril 2007

« CE N'ETAIT PAS TOUT DU MIEL »
Récit du marchand ambulant

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT	3
PRESENTATION DU METIER	3
L'ENFANCE.....	4
LES DEBUTS	5
PERMIS DE CONDUIRE ET PREMIERES VOITURES	6
COMMERCER	6
LES GENDARMES	7
LES TOURNEES	7
LE BISTROT	9
STOCKER LES MARCHANDISES	10
UNE JOURNEE DE TRAVAIL	10
AVOIR DU CHOIX.....	10
LES FOURNISSEURS	11
J'AI FAILLI ME MARIER.....	12

AVERTISSEMENT

J'ai rencontré ce monsieur à plusieurs reprises depuis son arrivée à la maison de retraite de Murat où je travaille au service animation. Nous avons fait connaissance, et rapidement, je me suis rendu compte que son activité professionnelle de « marchand de toile », était quelque chose qui aujourd'hui appartient à notre passé. Originaire de Pradiers dans le Cézallier cantalien, il est d'une commune d'altitude où nombre d'hommes partaient gagner leur vie en commerçant.

Je lui propose de discuter avec lui de son métier, et de mettre sur papier le résultat. Il est d'accord et nous engageons la conversation.

Le texte qui suit est le fruit des paroles de M. qui ont été enregistrées et transcrites presque en l'état. Le vocabulaire, les expressions et tournures de phrases ont été conservés dans la mesure du possible. Les différents éléments ont été replacés de façon chronologique, des redites ont été supprimées, afin de faciliter la compréhension du texte. Nous espérons avoir respecté l'esprit et le sens du témoignage oral. Les phrases entre parenthèses ont été rajoutées par nos soins afin de fournir de brèves informations. Les noms de personnes ont été modifiés afin de préserver leur anonymat.

Son témoignage porte sur une quarantaine d'années, de la période de la seconde guerre aux années 80.

PRESENTATION DU METIER

M. vendait toute une série d'articles d'habillements pour femmes, enfants et hommes : bas, blouses, robes, chaussettes, mouchoirs, pantalons, blousons, costumes de cérémonies. Il vendait également du tissu pour faire des draps et des serviettes, des habits, et des rideaux. Puis il a vendu sur catalogue des matelas et des meubles. Je suis certain d'en oublier un certain nombre, mais au fil de la lecture de ce document, le lecteur pourra compléter cette impressionnante liste

Le métier de commerçant ambulant n'était pas de tout repos. Dès l'aube, il fallait partir chez les clients, afin de pouvoir les rencontrer chez eux durant le casse croûte avant que tous ne repartent à leurs travaux. Après une journée passée, à aller de maison en café, il fallait revenir à Pradiers (quel que soit le temps) afin de ré-achalander le véhicule pour le lendemain, faire les comptes, travailler aux retouches, s'occuper des commandes aux fournisseurs, etc. Et cela six jours sur sept. Le septième jour étant consacré à l'entretien du véhicule et au travail administratif.

Au début, il ne retourne qu'en fin de semaine à Pradiers. Par la suite ce sera presque tous les soirs. Il est commerçant à plein temps et toute l'année. Il faut savoir que le métier de commerçant ambulant était très souvent pratiqué par des agriculteurs à *temps partiel* comme nous dirions actuellement. Les récoltes rentrées, l'homme partait au loin pour commercer, tandis que le restant de la famille s'occupait de la ferme. M. réussit à avoir une tournée qui lui permette de rester dans les environs, il ne reprend pas l'exploitation familiale (ce sera son frère), mais continue à y demeurer. Il a travaillé jusqu'en 1996, il avait alors 71 ans, « Mais pas toute la journée ». Suite à des problèmes de santé, il fut contraint de poser définitivement ses paquets.

Le fait d'être fils de paysan, d'avoir travaillé dans son enfance dans des fermes, et d'habiter chez ses parents par la suite, ont donné à M. la connaissance indispensable du monde agricole qui constitue sa principale clientèle. Première et indispensable clef.

La seconde clef est la capacité d'écoute et le plaisir qu'il a eu à rencontrer les gens.

Débuté avec une bicyclette, son travail évolue avec l'achat d'une voiture qui rend moins pénible les déplacements, tout en permettant d'étendre la tournée avec une présentation de marchandises plus variées.

Il fallait présenter ce que le client désirait, avec la bonne taille, sous peine d'avoir à revenir. Donc une parfaite connaissance de la clientèle et de ses goûts s'imposait. Confident, conseiller, intermédiaire, étaient également dans ses attributions. « Un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître... » Au fil du récit, nous comprenons mieux ce lien qui unissait M. et ses *clients*.

M. est le continuateur de la tradition des marchands ambulants ou colporteurs. Une longue tradition du Cézallier dont les *marchands de toile* étaient les plus connus. Toutes les maisons du pays avaient quelqu'un qui partait commercer. L'absence durant de quelques mois à plusieurs années. Certains exerçant cette activité toute leur vie, d'autres seulement quelques *saisons*. Mais la grande majorité se retire dans leur commune d'origine ou au chef lieu du canton, parfois avec fortune faite, ou tout le moins avec une certaine aisance. Témoins toutes les maisons bourgeoises qui se trouvent à l'entrée du chef lieu.

Nous cédon maintenant la parole à M.

L'ENFANCE

Je suis né le 3 juin 1925 à Pradier.

J'ai été à l'école à Pradier ou j'ai passé le certificat d'études. Nous avons deux laiteries, trois épiceries, quatre cafés. C'était une grosse commune. Nous là haut, il y avait des maisons, où ils étaient 12, 13. Il y avait Courbières, avec une trentaine de maisons, et une école. Aujourd'hui, il ne reste qu'un paysan et deux pauvres vieux. Y'avait Rechaubette, il y avait 6, 7 maisons.

C'était une grosse commune et aujourd'hui il n'y a rien plus.

A Pâques, *on allait par les vaches*. J'ai été loué chez les autres de l'âge de 7 ans jusqu'à l'âge de 16 ans, tout comme mes deux frères. Dans l'ouvrage qu'il consacre à Pradiers et que j'ai largement consulté, Pierre Kaiser écrit que M. a été initié au métier de la vente par Martin de Sainte Anastasie. En fait, s'il a bien travaillé chez Martin, il l'a fait uniquement sur la ferme. Les prés n'étaient pas fermés avec les fils de fer, on avait des *estrips* c'était un morceau de bois avec une cheville en travers, et on les plantait là à midi, il fallait y monter dessus pour le planter. Les vaches ne bougeaient pas. Elles le savaient, elles ne bougeaient pas.

On étudiait quand même le catéchisme. On y allait tous les deux jours, on ne le manquait pas. Vous savez, le curé aurait fait quatre communions, on aurait fait les quatre communions.

Et puis je suis parti dans mon commerce avec l'argent que j'avais gagné. Mes parents ne me l'avaient pas mangé. Je suis parti avec ça. Ah ils ne vous gardaient pas à la maison. C'était pas comme aujourd'hui, fallait travailler, on a été élevé dur. Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent, et ils faisaient travailler les gosses.

On a passé une jeunesse dure, vous savez. Les parents ne badinaient pas.

On s'est brûlé en 39. La maison brûlait et on pleurait notre grand mère (qui était bloquée à l'intérieur). Elle est morte l'année d'après. La maison était couverte en tuile. Ils ont reconstruit tout l'hiver. On n'était pas trop riche, alors un donnait un arbre, l'autre en donnait deux. On a vécu pendant 7 mois séparés les uns des autres. Les parents étaient tout seul pendant ce temps là. Moi j'étais chez Vigier, le fils, avec mon cousin. Mes frères étaient chez Delpiroux ou une sœur de mon grand père de Vic s'était mariée à Lajarige.

J'avais une sœur et un frère aîné, ainsi qu'un frère plus jeune que moi. Tous sont décédés aujourd'hui. Mon frère aîné était vacher. Mon jeune frère avait une blanchisserie à Aurillac, il avait deux enfants.

LES DEBUTS

J'ai débuté *avec le paquet* à 16 ans en 1942. J'avais le vélo la valise et un ballot de tissus. Je suis parti avec l'argent que j'avais gagné en travaillant dans les fermes.

Sur le vélo, j'avais des chemises de travail, pantalons de travail, vestons, des blouses, des choses comme ça. Les blouses pour les femmes, les bas, une combinaison deux ou trois pour les femmes, et pour les gosses.... Vous savez un vélo... Ca en faisait des affaires. J'avais pas toutes les tailles, alors il fallait repasser le lendemain. J'avais une toile, cirée noire, et blanche dedans. Je mettais ça bien et je l'attachais bien avec de la ficelle. Il y avait pas de tendeurs comme aujourd'hui. Je vendais aussi la toile en gros rouleaux

Moi je suis partie au hasard, parce que je l'avais dans la tête. Mais il y a un système.

C'est un cousin germain de ma mère (Vigier), qui était mon parrain, il disait *celui là il faut pas lui faire faire paysan, il est pas fait pour être paysan*. Lui il avait six commis (voir l'ouvrage de P. Kaiser, p.187). C'était des gros matadors. Ils avaient un grand domaine à Pradiers. Il m'a mis dans ce métier. Il faisait la Bretagne...

Ma grand-mère sortait de là-haut. Et mon grand père sortait de Vic sur Cère, ou encore il y a des Desprat . Y'en a un qui fait les vins. Un autre était chirurgien, et un autre doit faire docteur. Le pauvre il est mort à l'âge de 50 ans (1888-1938, voir p.187). Mon grand-père voyageait aussi, il avait des petites caisses, que j'ai encore (voir p.212). Il voyageait et il couchait par les granges à l'époque. Et c'est là qu'il a connu ma grand-mère.

Quand j'ai eu démarré, on avait un peu de marchandise. Heureusement que j'avais fait un peu de stock, car c'était la guerre.

Une fois, à Auzolle (commune de Albepierre-Bredons), Chez Z..., j'avais porté de la toile. Il y avait des arbres, et alors j'avais laissé le vélo là, appuyé. Ils avaient des cochons (en liberté). Et une truie s'est prise la tête dans le vélo et ils me l'ont entraîné. J'ai dit, *je suis propre sans vélo*. Le vélo était tordu, et la truie avait encore le vélo dans la tête –rire-(autour du coup) !

PERMIS DE CONDUIRE ET PREMIERES VOITURES

J'ai gardé le vélo 3 ans et j'ai passé le permis de conduire. Je l'ai passé chez Demontron à Murat. C'était une *voiture à voile*. C'est le vent qui la poussait ! Je me débrouillais bien. Mais le jour du permis, il y avait un enterrement, et ça m'a bouleversé (perturbé). J'ai fait des erreurs et je n'ai pas eu mon permis. Je n'ai pu le repasser qu'un an après.

Ma première voiture était une 205. Aujourd'hui, elle vaudrait des millions ! Je l'avais achetée à Neussargues, le garagiste à coté du pont. Je lui ai pris toutes mes voitures. Il me reprenait les vieilles. Une fois que je voyais que la voiture allait un peu dans les réparations, quand je devais aller au garage pour faire des réparations, j'aimais mieux vendre car ça me prenait trop de temps. Alors j'en changeais. J'ai également eu une Simca, elle s'ouvrait de partout, elle était presque sur mesure. J'avais toujours eu des voitures qui s'ouvraient derrières. La vitre s'ouvrait, les gens pouvaient... J'avais la voiture pleine, je devais tenir un peu toutes les tailles. J'ai également eu une 203 commerciale.

Au total, j'ai passé 6 voitures. Mais j'en prenais soin. J'avais eu aussi une Frégate. Mais la dernière que j'ai eu, elle était trop basse. Quand vous aviez de la neige, elle traînait dessous.

A Allanche, y'en a un, il avait un fourgon et il y dormait dedans. Il rentrait pas de 7 jours.

Le dimanche matin, si je ne sortais pas, je m'occupais de la voiture. Le moteur s'il avait besoin d'huile, s'il fallait la changer ; les ressorts je les graissais ; les pneus, pour repartir le lendemain. C'était mon entretien de la voiture. Elle était bien entretenue.

Une fois je suis tombé en panne entre Farge et Chalinargues. Il faisait tellement de tempête que je n'ai pas pu aller ni à Farge, ni à Chalinargues. J'ai couché dans la voiture. Il faisait une tempête ! Je venais d'Aurillac, mais une fois passé le Lioran, je n'ai pas pu arriver à Chalinargues. J'ai couché dans la voiture. Je voyais rien.

Il y avait de mauvais hivers, mais je suis pas resté bien dedans (à la maison). Il y a bien des jours si, mais pas bien. Et puis, je choisissais les coins où il neigeait le moins, je les gardais pour les jours où c'était mauvais. Il faut s'organiser. Je disais *là il fait pas tellement mauvais, c'est à l'abri, je vais aller là*. Du côté de Maurs, St Constant, tout ça, je le gardais car là bas il n'y avait pas de neige. Il fallait réfléchir. Quand je rentrais à Pradier, je rentrais par St Simon, Dienne, ça me raccourcissait (pas l'hiver, le col du Pas de Peyrol étant fermé).

Il y avait un J... de Ségur, il était marié avec une institutrice à Z.... Lui quand il faisait mauvais, il restait là. Moi je disais, *si je reste sans rien faire, après je serais en retard*. Je me faisais allumer par les clients !

COMMERCER

C'est pas donné à tout le monde de le faire. Moi ça m'avait toujours plus. Etudier le client avant de lui parler, pour voir vraiment... Et tenir le respect ! Il fallait parler, pas se présenter comme un loup. Les gens demandaient pour des vaches, du cheptel, si je savais pas quelqu'un qui vendait ou achetait. Je les renseignais, je rendais aussi des services. Mais je parlais pas des voisins. Ah ça non ! Dans le commerce il faut être discret. Il faut être gentil et discret, pas parler des uns aux autres. Il faut une distance. La langue, ça perd. J'allais chez les

gens, je ne leurs parlais pas de vendre. L'un faisait l'autre. C'était la présentation. J'étais toujours bien coiffé, toujours bien habillé.

J'avais un mètre en bois et un demi mètre pour les rideaux. Leurs fonds (extrémités) étaient en cuivre.

A ce moment là quand ils vous en prenaient pour 100 milles francs, c'était quelque chose, c'était quelque chose, alors il fallait bien que j'enlève un peu. Mais les gens marchandaient pas tellement. Ils savaient que j'étais juste dans mes prix. Et puis les gendarmes seraient arrivés. On avait un pourcentage, on avait les prix étiquetés, on était contrôlé.

Dans les complets, les robes de femme, les tailleurs de femmes, j'en avais deux ou trois à l'avance. J'aimais pas en avoir trop, les gens ils fouillaient, moi j'y fouillais, ça abîmait les affaires. Il fallait le soir ou dans la nuit que je range ça.

J'avais le téléphone à la maison. Les gens téléphonaient directement. Alors le soir les parents me disaient *tè, il y a un tel qui a téléphoné, il y a eu un décès, il te faut aller les habiller pour l'enterrement*. Et il y avait la cabine à côté (un téléphone public). Les gens ils appelaient là si ça ne répondait pas à la maison.

Alors quand je revenais, il y avait toujours une retouche, dans le pantalon, les robes. Alors le soir on s'y mettait, et j'avais trois couturières à Chalinargues.

Pour les communions, supposons que j'ai fais Freissinet, Mons, Mouret, Chalinargues, Rancilhac, tout ça, je les groupais, et je disais *un jour je ferai tout*. Mais des fois je faisais pas tout. Je me faisais allumer !

Je donnais les cravates. C'était pas bien cher. C'est comme les pochettes. Mais les brodées je les vendais. Les gens se tenaient bien, ils portaient pas un complet sans la pochette.

LES GENDARMES

Des fois ils vous arrêtaient, ils vous demandaient les factures. Après, les gendarmes me contrôlaient pas bien. J'ai attrapé juste un procès : c'était à Neussargues, à l'embranchement de Moissac, au stop, je m'étais trop avancé.

Il y a des gendarmes qui m'achetaient des chemises habillées, des tricots, des chaussettes. Mais pas l'habillement. J'allais les voir, on allait boire un coup, on se parlait, on se fréquentait. Quand le gouvernement a mis les gendarmes hors des villes, hors de nos campagnes, il a fait une bêtise. Aujourd'hui les gens n'ont pas de contacts avec les gendarmes. S'ils avaient ce contact, il n'arriverait pas ce qui arrive. A Allanche la gendarmerie était au milieu de la ville. On avait des contacts, ils savaient si vous étiez correct ou quoi. Maintenant la gendarmerie est sur la route de Maillargues. Ils ont fait une pure bêtise. On se fréquentait.

LES TOURNEES

Je suis partie sur St Flour, Mallet, Talizat, sur Murat. Puis j'ai gagné le haut, je faisais les alentours. Laveissenet, tout ça, et je rentrais un peu profond par là. Mais j'allais pas en Planèze. Je n'allais pas sur Massiac . Je sais pas, c'était plus pauvre. Il y avait Elgine, Joursac, tout ça. C'était pas pareil.

A L'Héritier, on les appelait *les Couetounes de L'héritier*, elles étaient trois femmes, et le fils. Elles me recevaient bien, elles me faisaient manger et tout. Et elles recevaient personne d'autre. D....., c'était leur nom. J'y travaillais là.

A Murat au cimetière, et au château aussi (le gardien du cimetière et le château d'Anterroche), elles me prenaient des choses. A Chambeuille, j'y passais une journée.

Des fois je couchais chez Z.... à Pignou. J'avais un lit chez eux. Il y avait aussi le garage, et une autre maison. Je faisais les trois maisons. J'allais aussi à Bredons. Mathieu, Pougnet, ..., j'avais toutes les maisons. Quand j'avais fait Pignou et la moitié de Bredons, la journée était finie. Pignou, il me fallait la matinée. Le temps de choisir, tout ça. J'allais aussi chez la « mère Tupy » à la Maison Rouge.

A Albepierre c'était bon. Des fois on m'y emmenait en traîneau quand il y avait trop de neige.

J'ai eu monté la côte de Pignou à Auzolle à pied dans la neige. Je tenais le vélo. Ça prenait du temps. Les gens se rendent pas compte. Ils disent *il est heureux, il est heureux*. Il y a des moments que... Quand vous aviez traîné le vélo, les gens disaient *Il est crevé, il faut boire un café*. Et là-haut à la Molède ! Vous savez, j'avais pas envie d'aller le soir au bal (M. me dit tout cela d'un ton assez véhément).

Au dessus de Laveissière, il y avait pas de route. J'y allais à pied. Après, les communes ont élargi les chemins et y ont mis de la terre. Alors je pouvais passer, ça allait mieux. Quand j'allais à pied chez les gens, il fallait souvent que je fasse plusieurs aller et retour. A Grand Champ, j'y allais à pied. Le paquet derrière le dos et la valise. Souvent je redescendais deux ou trois fois pour aller chercher des affaires. Pour aller à Chavanon de Allanche, il n'y avait pas de route non plus. Il n'y avait qu'un chemin ou la voiture ne pouvait pas passer. A Mazière, et Fraissinet de Chalinargues, il n'y avait pas de route non plus. Le vélo lui, passait partout. A La Bourgeade du Lioran, j'y allais à pied, par les côtes, dans la neige. Des fois il fallait redescendre si j'avais pas la taille... C'était pas toujours du miel.

Et une fois que je suis été passé sur le Lioran, je suis plus rentré coucher à Pradiers, tant que je n'avais pas de voiture. Et après, je ne rentrais coucher que les samedis. Je dormais dans les hôtels. Je couchais ou je me trouvais. Mais quand j'étais pas trop loin je rentrais tout les soirs.

Je faisais Mauriac, Aurillac, tout ça par là bas. Mais une fois passé Mauriac, c'était pas la même vie. Les femmes sortaient moins. Elles allaient au jardin, mais elles allaient pas traire. C'était pas le même truc. Il aurait fallu être là pendant la nuit ou les repas. Je pouvais pas toujours faire ça. Par là, Aurillac, la journée on se trouvait bien, et puis ça me dérangeais pas, même que les gens y soient pas, je savais la clef ou qu'elle était, la pierre qu'il y avait. Ils laissaient un mot.

Là-bas, il y avait une grosse ferme. Les gens ils ont encore les draps. J'aimais mieux pas tant gagner dessus et avoir la qualité.

Quand vous descendez sur Maurs, les gens sont plus attachés à leur travail, à leur terre. C'est pas pareil. J'allais à Maurs, St Constant, ils sont orgueilleux, ils s'habillaient bien.

Pour les foires j'avais un étalage. Mais je m'y attardais pas trop. Il y a que Murat que je faisais. Il fallait trop de temps, vous passiez des jours sans rien faire.

Je n'allais pas dans le Puy de Dôme ni en Haute-Loire. Les gens étaient plus pauvres, ils ne sortaient pas, il se tenaient pas... J'allais qu'à La Jarrige, la Térissime, et Vèze.. Je connaissais un gars de Condat, il faisait cinq ou six départements.

Au début j'avais deux périodes pour passer. Mais il a fallu que je passe plus souvent. Les gens trouvaient que ça faisait trop d'intervalle. Des fois je me faisais ramoner, je me faisais allumer ! Ils me disaient *Vous ne passez pas assez souvent !* J'essayais de passer trois

fois par an. Mais il y avait les cérémonies : communions, mariages, décès, les gens s'habillaient. C'était pas un « jean » comme aujourd'hui. J'étais pas le seul, alors vous savez... Les gens m'appelaient à la maison. Mais ils prenaient.

Je faisais beaucoup de haltes. Des fois il fallait que je revienne voir les gens quand ils étaient pas à leur maison.

Les gens avaient peu d'argent, mais ils devaient rien.

Il fallait tenir de la bonne marchandise, et pas trop en faire (ne pas aller trop loin). Il fallait pas que je m'agrandisse plus car j'aurai pas contenté les gens.

Pour les communions, c'était pas comme aujourd'hui, ils y vont avec un « jean ». Quand je faisais une communion, je faisais pas le restant, pas l'ordinaire. Les gens m'appelaient : *il faut bien nous habiller*. Je faisais ça en série pour aller plus vite.

Et quand il y avait des enterrements, des fois je mettais pas le derrière au lit, il fallait repartir. Mes parents me disaient qu'ils avaient téléphoné, *il y a un enterrement demain*. Les gens savaient que je faisais tout. Cet habillement ça me tenait, là je perdais encore un jour. Des fois maman passait la nuit pour raccourcir ça, et moi aussi j'en faisais un peu, et puis la couturière. Même le dimanche, il y avait des appels pour un enterrement. Oh, vous croyez que c'était du gâteau ! Les gens achetaient un complet noir ou sur fond gris, avec la cravate, le tricot gris. Ils me téléphonaient, même la nuit ! Il fallait que je décharge et recharge la voiture en vitesse. Il fallait vite y aller car il y avait les retouches. J'avais des couturières pour les retouches, dont trois à Chalinargues. Pour le défunt, je vendais des draps blancs, brodés.

J'avais de tout. Les clients m'avaient dit *si vous ne faites pas de tout, on ne veut pas changer* (on ne veut qu'un seul commerçant) Je faisais les bas, les chaussettes pour les gosses, tout. J'avais des cartons de telle taille à telle taille. J'avais tout ça. Il m'en manquait bien dans la voiture, mais je mettais le nécessaire. Je connaissais les gens, les idées, les couleurs qu'il leur fallait. Si je l'avais pas, je leur disais que je leur porterai. Des fois je me faisais gronder, je leurs disais *dans 5- 6 jours je serai parmi vous*. Mais des fois c'était 10-15 jours. J'avais eu un décès, n'importe quoi. Et des fois les usines ne l'avaient pas.

LE BISTROT

J'allais au bistrot, les paysans disaient *tiens voilà Romain, il faut aller se faire payer quelque chose*. Je payais l'addition, mais des fois moi ça me rapportait car la patronne m'achetait des draps ou autre choses, qu'elle aurait pas fait. *Le Cheval Blanc* à Laveissière, je payais à boire, et la patronne me prenait des choses. Les hommes disaient *tu porteras à la femme ce pantalon, tu porteras ce machin*. J'allais là bas, et les maris avaient choisis au café. Un faisait l'autre. Moi je buvais pas, je buvais pas. Je buvais du café, des fois 25 par jour ! Je buvais pas beaucoup d'alcool, jamais ils m'ont vu saoul.

Il fallait avoir de la patience pour attirer les gens, et avoir de la patience pour vendre. Vous savez c'est pas dû à tout le monde.

A Fraissinet de Chalinargues, au café, je passais presque la journée. Et j'en vendais. Je faisais pas la Planèze, j'y allais pas bien. Meymargues,.. pas Valuejols.. Les gens étaient pas si calme, ils n'allaient pas au café. Je me disais, *le café fera de bonnes ventes*.

STOCKER LES MARCHANDISES

J'avais un entrepôt à Allanche, chez Mr Combes marchand de vin. Madame Combes, c'était une nièce à mon grand père et à ma grand mère. C'était une Delpiroux. Une sœur de mon grand père était mariée avec un Delpiroux de Lajarrige. Ils avaient un grand bâtiment. Il en fallait de la place. Regardez, un pantalon homme : du 34 au 58 ou 60, 68 des fois, rien qu'une paire chacun, regardez combien ça en faisait. Si j'en avais 4, 5, 6 à chaque taille. Ça faisait du matériel. Et les complets c'était pareil. Je commençais plus bas pour les jeunes, jusqu'à 68. Et une taille par coloris, du 36 jusqu'au 68, ça en faisait. Il y avait plusieurs coloris. Et un peu de chaque taille, un peu de ceci, un peu de cela, vous savez, il en fallait de la place. J'avais aussi des affaires à Pradiers.

Pour les souris, Me Combes mettait du poison, et nous autres là haut on mettait du poison aussi. Les mites, c'est ça qui nous faisait. Mais elles allaient moins dans le tergal.

UNE JOURNEE DE TRAVAIL

Le matin on partait de bonne heure. Je me levais à 5 heures et demie, et à 6 heures, 6 heures et demie on partait.

Dans les maisons, il y avait souvent quelqu'un, une grand mère, ou autre. Mais ils étaient pas toujours par les maisons. Ils fallait que j'y sois quand ils mangeaient. Ou ils laissaient les clés, ils disaient *quand vous repasserez, vous aurez la clés là, si il y a un peu d'argent on vous en laissera, si il en a pas.. Vous laisserez telle chose, telle chose*. Ils avaient de ces grands jardins, vous savez dans les fermes, 18, 19 personnes. Ils faisaient les soupes... Ils faisaient le pain à l'époque, les tartes, et tout. Tout le temps que j'ai travaillé, j'ai mangé 6 fois à l'hôtel. Ils tuaient des cochons, qui faisaient 150, 180 kilos. Les saucisses..., du lard, du pâté..

Quand c'était des meubles entiers, j'avais des catalogues. Je leur faisais voir, avec les couleurs, la façon dont c'était fait. Pour les matelas, j'avais des échantillons. J'en ai fait des coussins ! Je passais les commandes par courrier, ou si la maison passait. Ils me livraient pas chez moi, mais chez le client, non déballé. Comme ça je n'avais pas un autre port à payer. Je disais au client de faire attention que ce ne soit pas esquiné. Il y avait un camionneur, Marchand, qui me les livrait. C'était moi qui payais le meuble et je me faisais payer par le client quand j'allais monter le meuble. Je mangeais chez les gens ce jour là.. Des fois j'en montais pendant huit jours. Faut un moment ! Les cartons, tout ça. Pour monter les meubles, des fois il fallait deux ou trois jours. Il fallait visser ça... Quand c'était des glaces sur des portes, vous savez, il fallait avoir de la patience. Il y a des jours, le soir j'étais... et quand je rentrais, il fallait que je fasse mes comptes.

AVOIR DU CHOIX

Après je faisais tout l'habillement pour les cérémonies. A Pâques, pour les communions, les gens s'habillaient. Il y avait des complets, le pantalon et la veste bleu marine, avec le brassard blanc, large et brodé (communions), le chapelet blanc qui se mettait au poignet, les chaussettes blanches. C'était pour les garçons. Les filles avaient la robe blanche, et le même brassard que les garçons, elles avaient en plus le collier avec la croix.

La rentrée des classes, je la commençais fin juillet. Je vendais des pantalons, des blouses bleues marine avec une garniture rouge, ainsi que pour le col. Les boutons étaient également rouges. Les blouses pour les filles étaient à carreaux. Les derniers temps, les enfants avaient des trois quarts (plus longs).

Je vendais aussi des draps brodés et des taies d'oreillers. 2.000 anciens francs la paire de draps brodés. Il y avait aussi les parkas, les bas, les chaussettes pour tous les jours, ou habillées, les blouses pour tous les jours pour les femmes. Les cravates étaient très larges. Je vendais aussi des pochettes pour les complets. Je ne faisais pas les chapeaux.

Les services de table, ils étaient brodés ou imprimés en couleur. Les serviettes faisaient 45 cm. Une douzaine de ça, une douzaine de ça, ça en faisait de la marchandise.

Je faisais les retouches, et j'avais des couturières à Chalinargues, ma maman en faisait aussi. Je prenais bien les dimensions des gens, je mettais bien les épingles, et je leur donnais. Il y en avait trois à Chalinargues. Vous savez, quand c'est les communions et les mariages, ça en demande du temps.

Pour la fête des pères, je disais aux gosses *qu'est-ce qui te ferait plaisir ?* Et le jour, ils offraient ça aux parents. Un mouchoir,.. Pour les pères c'était différent, une boîte de cigares, en bois, ça faisait un couvercle qui s'ouvrait, « souvenir de la fête de mon père » quelque chose comme ça. Je faisais écrire ça. Ils ouvraient et il y avait les cigares. Mais les gosses le savaient ! Et ça faisait plaisir aux parents. C'était pas grand chose, mais c'était important. Je le faisais pas payer aux gosses, ils n'avaient pas d'argent. Des mouchoirs, du parfum... Et puis les maisons m'en faisaient presque cadeau, je faisais des commandes, alors les usines en tenaient un peu compte. L'un faisait l'autre.

Ils disaient *Voilà Romain !* Je leurs disais de ne rien dire aux parents...

LES FOURNISSEURS

Au début on me livrait par le train à la gare de Allanche. Puis par la suite j'avais un dépôt à Allanche.

Si il y avait un représentant qui passait, ce jour là je travaillais pas, je faisais rien. Souvent je payais comptant. Je faisais un effort, mais j'économisais. D'un autre côté, l'usine me faisait 3%. Ca me payait les ports. Il fallait réfléchir !

A Bort les Orgues, il y avait une grande usine, Monsieur Mas. Ils faisaient les chemises habillées.

Mont St Michel, dans l'île là haut. Des vestons, des choses de travail pour tous les jours. Le représentant passait, il prenait les commandes et j'étais livré par camion. C'était du costaud, de la qualité.

Il y avait Lacarrière, c'était des chemises habillées. A Aurillac, vers le square

Dans le nord, j'avais une usine de toile (Mousson ?). J'en prenais aussi un peu dans le midi, mais ils ne faisaient que les draps de couleur unie.

Dans le nord ils faisaient les salles à manger, et à Limoges aussi. Tous ne faisaient pas la même chose.. Autrefois dans les maisons tout se tenait, il y avait les alcôves tout ça. Il fallait bien prendre les mesures..

Epédas, les matelas et sommiers, ça venait du midi. Je travaillais qu'avec eux. C'était la meilleure marque.

Avec de la bonne qualité on vendait.

J'AI FAILLI ME MARIER

Je ne faisais pas la ferme. C'était mon frère qui la faisait avec mes parents. Je soignais les parents.

J'ai failli me marier deux fois. Une qui était à Paris. Je serai parti à Paris, elle était directrice des impôts, et ses parents avaient 300 hectares, ils avaient je sais pas combien de cochons. Ils faisaient l'élevage. Ils avaient des commis, et avec des voitures et des juments ils allaient dans les hôpitaux et les cafés chercher les déchets ; ils avaient grand (c'était une exploitation importante). Après, l'autre était à Allanche, elle avait un restaurant. Mais les parents *Et qui nous soignera, et qui nous soignera*. Et aujourd'hui personne me regarde !

Le lecteur intéressé par le contexte de ce récit et des informations plus précises sur la commune de Pradiers pourra se reporter utilement à l'ouvrage de Pierre KAISER, PRADIERS, *Hier et Aujourd'hui, Vie en Cézallier*, Imp. des Dômes, 2005.

Le lecteur désirant mieux connaître le métier de colporteur pourra consulter l'ouvrage de Rollande Bonnain et Jean Claude Bouvier, *Le messenger des campagnes, Etienne Bon, colporteur du XX^e siècle*, Paris, Edit. de Paris, 1997.

La vie d'un personnage hors du commun qui, en son temps, défraya la chronique. Christian ESTEVE, *Histoire d'un « leveur » du Nord Cantal : François Chabrier*, Edit. C.-E., 15270 Champ sur Tarentaine, 2007.

FIN